MARC SORIANO

# Portrait de l'artiste jeune

*suivi*

*des quatre premiers textes publiés de Jules Verne*

POSTFACE
DE RAY BRADBURY

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Sod 6178 45

A299131

Extrait de la publication

Extrait de la publication

# Portrait de l'artiste jeune

ou

Actualité, antisémitisme
et jeux de mots
dans les quatre premières œuvres
publiées de Jules Verne

Extrait de la publication

# I

Comment devient-on écrivain? Et au-delà du désir et du besoin de s'exprimer, comment cette « vocation » parvient-elle à passer à l'acte, à s'insérer dans le système de représentation et de communication qui existe à une époque donnée?

C'est le problème que l'on s'efforcera d'aborder ici à partir des premières œuvres publiées de Jules Verne. Textes « médiocres » si l'on se place dans l'éternel présent de l'esthétisme, mais tout aussi passionnants et peut-être encore plus significatifs que les grandes œuvres de la maturité si on les regarde comme des ébauches où l'artiste encore peu expérimenté exprime sans trop de détours ce qui lui « tient à cœur » et, du même coup, nous laisse entrevoir le type de connivence qu'il cherche à établir avec le public.

C'est volontairement que l'analyse théorique ne se trouve pas séparée ici de l'exemple concret qui lui sert de support. Comment en effet dissocier théorie et pratique quand il s'agit de sciences humaines? Autre avantage de cette manière de faire : elle répond à l'avance à la réflexion mélancolique de Gœthe dans ses entretiens avec Eckermann : « Tout ce qui survit à un vaste système critique, ce n'est le plus souvent qu'un simple éclaircissement historique. » A supposer que les conclusions théoriques de cet essai

Extrait de la publication

soient prématurées ou fausses, il aura peut-être le mérite — qui sait? — de regrouper des données objectives mal connues, attitude conservatoire qui permettra un jour ou l'autre de nouvelles « restructurations ».

Les quatre textes étudiés ici ont été publiés dans la revue le *Musée des Familles* en 1851 et en 1852. Il s'agit d'une pièce de théâtre et de trois nouvelles. Ces nouvelles, Jules Verne les incorporera plus tard à l'ensemble de ses *Voyages extraordinaires,* non sans les modifier profondément. Il n'est donc pas inutile de revenir aux textes d'origine. Quant à la pièce, Jules Verne semble l'avoir complètement oubliée et n'a jamais eu l'idée de l'intégrer à ses *Voyages au théâtre.*

En apparence, ces quatre textes sont indépendants les uns des autres et relèvent même de genres tout à fait différents. *Les Premiers Navires de la Marine mexicaine* est une chronique à peine romancée qui entend éclaircir un point d'histoire : la manière justement dont les Mexicains auraient acquis leurs premiers bateaux de guerre. Le second, *Un voyage en ballon* est une nouvelle pure et simple : l'histoire d'une ascension perturbée par un passager clandestin. *Martin Paz,* récit assez long qui a nécessité deux livraisons, est à cheval entre le didactique et le romanesque. Il a du reste été élaboré dans des circonstances assez particulières que Pitre-Chevalier, directeur du *Musée,* précise avec un mélange de naïveté et de forfanterie. Un grand peintre et graveur péruvien, Morino, de passage à Paris, a confié à la revue des dessins et des estampes qui, en plus de leur qualité, constituent un excellent reportage sur ce pays lointain et mal connu. La rédaction, ne reculant devant aucun sacrifice, a demandé à l'un de ses rédacteurs les plus talentueux, le jeune Jules Verne, d'imaginer une histoire qui servirait de support aux illustrations. Enfin, *Châteaux en Californie* est une comédie-proverbe, genre dont semblent raffoler les lecteurs du *Musée* car ce genre de pièce est particulièrement adapté aux fêtes de famille et aux distributions de prix dans les pensionnats. L'intrigue de cette saynète développe librement un proverbe indiqué en sous-titre : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Extrait de la publication

Pour différents qu'ils soient, ces quatre textes admettent toutefois des dénominateurs communs qui expliquent qu'ils aient été publiés dans la revue de Pitre-Chevalier.

Ils ont tous un fondement historico-géographique *(Les Premiers Navires, Martin Paz, Châteaux en Californie)* ou scientifique *(Un voyage en ballon)*. Trois d'entre eux concernent l'Amérique et, d'une manière plus ou moins détournée, la Californie. En effet, les États-Unis s'y sont intéressés de fort près, ce qui a obligé le Mexique à s'armer dans l'attente d'un affrontement devenu inévitable. Quant au Pérou, en l'absence d'un canal à Panama, il est, à l'époque, une étape sur la route qui, par le détroit de Magellan, mène de France en Californie.

Autre coïncidence plus secrète, mais non moins remarquable : deux de ces textes sont antisémites, l'un discrètement *(Châteaux en Californie)* l'autre agressivement[1] (titre d'un chapitre de *Martin Paz : Le Juif partout Juif*).

## II

## *Un cadavre au fil de l'eau*

La notion de ressemblance est intuitive et finalement peu scientifique. On tentera ici de l'approfondir en dégageant les « structures narratives » de ces quatre textes. On s'inspirera des travaux de Propp, Jacobson, Barthes, Lévi-Strauss, Greimas, Todorov, Chabrol, etc. On me pardonnera toutefois de ne pas reprendre le vocabulaire de l'un ou de l'autre, ce qui d'ailleurs n'est pas indispensable puisque je souhaite m'adresser à un public de non-spécialistes qui pourrait, lui aussi, avoir son mot à dire sur le problème de la fonction de l'art. L'intérêt de ces tentatives, du

1. Cette caractéristique de *Martin Paz* — qui est pourtant très apparente — semble avoir totalement échappé au père de Jules Verne qui loue ce récit sans réserves. Il est vrai que cet antisémitisme n'est pas davantage évident pour ses exégètes ou biographes, en particulier pour son petit-fils Jean-Jules Verne.

Extrait de la publication

reste, c'est d'échapper à l'arbitraire dans le repérage des mythes, des « images obsédantes » ou des éléments premiers du conte.

En fait, il s'agit ici d'œuvres « savantes », de récits très élaborés qui, de toute façon, ne sauraient correspondre à des schémas obtenus à partir d'une ou de plusieurs collectes de contes traditionnels. On peut toutefois utiliser ce type d'analyse non seulement pour voir comment « fonctionne » une œuvre, mais pour identifier le type de problèmes abordés par l'artiste et par rapport auxquels réagit le public.

Ces techniques me permettront ici de résumer ces quatre textes, et aussi d'insister sur les fonctions mises en œuvre et sur les tensions qui constituent leur ressort dramatique.

*Un voyage en ballon :* Un navigateur qui parle à la première personne monte dans la nacelle de sa montgolfière pour un voyage préparé avec soin et qui a toutes les chances d'être paisible. Or un fou — merveilleusement documenté sur les voyages aériens — s'est introduit subrepticement à bord. Le navigateur ne sauvera sa vie que par miracle, en s'accrochant aux cordages de son aérostat.

*Les Premiers Navires de la Marine mexicaine :* Ils sont — ou plus exactement ils étaient — espagnols. Le capitaine du convoi — un homme courageux et juste, vénéré de tous et plus particulièrement par deux jeunes officiers qui sont ses fils adoptifs — est tué par deux mauvais sujets qui ont organisé une mutinerie. Les deux officiers, mis en minorité, feignent de se rallier et aident les traîtres à livrer les deux bâtiments au Mexique qui est acheteur. Mais sur la route du retour, alors que les assassins ont reçu les « trente deniers » de leur trahison, les vengeurs les traquent, s'arrangent pour les affoler et pour les détruire.

*Châteaux en Californie :* Henri et Henriette s'aiment d'amour tendre. Rien ne s'opposerait à leur mariage, mais Henriette est affligée de parents terribles : un père parti depuis trois ans en Californie pour faire fortune et une mère qui ne songe qu'à dissiper cette fortune et qu'à marier sa fille à un prétendant riche et titré.

Ce père, M. Dubourg, revient riche à millions. Fantasque, il

Extrait de la publication

se déguise en clochard pour jouir de la surprise des siens. Mais le banquier qui gère sa fortune fait faillite. A quelques heures d'intervalle, le voilà tour à tour opulent et sans le sou, vicissitudes qui remettent à chaque fois en question le mariage des pauvres amoureux.

*Martin Paz :* Paz est un Indien. Son père, Sambo, qui passe pour fou, prépare en secret la révolte des gens de couleur contre les Blancs. Martin Paz, lui, aime à la folie Sarah, fille présumée du juif Samuel, mais dont le père est en réalité un noble espagnol à moitié ruiné, don Végal, à qui Samuel l'a volée. Samuel la destine — ou plus exactement la vend — à un métis nommé André Certa qui est fort riche.

Martin Paz est amené à affronter Certa. Obligé de prendre la fuite, il est recueilli et protégé par don Végal. Entre-temps, Sambo déclenche une insurrection dont Paz doit prendre le commandement et qui est trahie par Samuel. Mais comment Paz pourrait-il sacrifier don Végal pour qui il a des sentiments filiaux et qui, de surcroît, est le vrai père de celle qu'il aime?

Les insurgés s'en prennent à don Végal, puis à Sarah qu'ils retiennent comme otage. Martin Paz meurt en essayant vainement de sauver celle qu'il aime.

En appliquant la méthode structurale à cet ensemble de textes, on aperçoit sans difficulté que le schéma mis en œuvre escamote la fin heureuse.

Les méchants sont punis, mais les bons ne sont pas pour autant récompensés.

Il s'agit d'œuvres foncièrement pessimistes, centrées autour d'un désastre absolu. Ce désastre concerne à deux reprises la vie sentimentale, l'alliance *(Châteaux en Californie, Martin Paz)* et à trois reprises la vie elle-même *(Les Premiers Navires, Un voyage en ballon, Martin Paz).*

Dans une perspective fonctionnelle, les héros (Henri, Martin Paz) voient leurs projets matrimoniaux contrariés par de « faux héros » (le métis André Certa, Alexis de Salsificof, faux prince russe qui, lui aussi revient de Californie, mais scalpé et sans le sou) soutenus par des antagonistes qui, en définitive, peuvent

Extrait de la publication

être identifiés au père (M. Dubourg, Samuel). Les héros trouveront malgré tout aide et protection auprès d'un « père (ou d'une mère) sublime » (le spectre du capitaine dans *Les Premiers Navires,* don Végal, dans *Martin Paz,* Catherine, domestique pleine de bon sens dans *Châteaux en Californie*). Toutefois, dans trois récits sur quatre, c'est la mort qui triomphe. La fin heureuse de la comédie-proverbe (la faillite de la banque Edward) tient du miracle et elle est du reste un véritable désastre pour M. Dubourg.

Trois de ces désastres résultent de trahisons motivées par l'appât du gain et deux d'entre elles sont le fait de juifs : Samuel, le juif à part entière de *Martin Paz* et M. Dubourg qu'il faudrait appeler un juif d'adoption puisqu'il revient de pays qui ne sont pas « très catholiques ».

Il est intéressant de remarquer que la forme la plus complète de cette structure se trouve dans *Martin Paz* que Pitre-Chevalier nous a présenté, on s'en souvient, comme une fiction écrite sur commande. Mais les modalités de cette commande (interversion de l'ordre habituel, illustrations qui précèdent le texte au lieu de le suivre) la transforment, toutes proportions gardées, en une sorte de test projectif de type Rorschach.

En bref, ces quatre textes forment un corpus où l'obsession (nous admettrons par hypothèse qu'elle existe) s'exprime sur des modes assez différents pour se contrôler mutuellement. Par sa diversité autant que par ses limites, cet ensemble permet une approche interdisciplinaire du « moi créateur » du jeune Verne. Quel sens ont ce désespoir et cet antisémitisme? Du même coup, des questions moins restreintes sont posées. En quoi ces textes — qui tournent autour de l'or et de la folie et qui privilégient l'Amérique — annoncent-ils l'auteur des *Voyages extraordinaires?*

## III

*Comment savoir d'entre les bateleurs celui qui tient le vrai Polichinelle?*

Nietzsche, cité par J. Lacan
dans *Jeunesse de Gide,*
Écrits, p. 764.

La biographie a mauvaise presse dans un secteur assez étendu de l'intelligentsia contemporaine. Dès que l'on apporte quelques précisions sur l'existence d'un artiste ou sur les circonstances d'une de ses créations, on est soupçonné de lecture non plurielle, pis encore, on est présumé coupable de lansonisme simple (l'œuvre expliquée par la vie ou le milieu) ou aggravé de réduction psychanalytique (le texte ramené aux traumatismes de la première enfance).

Il apparaîtra — et peut-être même est-il déjà apparu que cette recherche ne se désintéresse ni des structures narratives ni de l' « intertextualité », ni des données historiques et qu'on n'y confond pas le moi créateur et celui de l'état civil. Il est toutefois impossible de faire comme si les textes étudiés n'avaient pas d'auteur et se situaient hors du temps et de l'espace.

On osera donc rappeler — puisque c'est la vérité — qu'ils ont paru tous les quatre dans la revue le *Musée des Familles* entre juillet 1851 et août 1852 et que Jules Verne, qui annonce depuis des mois leur parution prochaine à ses parents — est très content de les voir imprimés. Pourquoi le *Musée des Familles* et pourquoi cette satisfaction?

Pour répondre à ces questions, même provisoirement, quelques précisions sont nécessaires.

Entre 1851 et 1852, Jules Verne est censé terminer ses examens de droit à Paris. En réalité, il s'occupe de plus en plus de littérature, ce qui ne manque pas d'inquiéter ses parents.

Pierre Verne, son père, est un avoué nantais qui a le sens des affaires et qui a développé considérablement son étude. Il a épousé en 1827 Sophie Allotte de la Fuye; elle appartient à une famille de militaires où l'on a quelque bien.

Milieu catholique, affectueux, mais austère et assez répressif. En tout cas, c'est ainsi que Jules, l'aîné, semble l'avoir ressenti. Réaction qui est attestée par une fugue : à onze ans, le gamin s'engage comme mousse sur un trois-mâts en partance pour les Indes, la Coralie. Rattrapé de justesse et morigéné d'importance, il se justifie, précise la tradition familiale, en alléguant qu'il veut rapporter un collier de corail à sa cousine préférée, Caroline.

Caroline, Coralie, corail. Musique d'amour. Musique des mots.

Ce qui est sûr, c'est que cet amour existe et dure. Mais il s'achève sur un échec. La cousine Caroline Tronson éconduit Jules Verne alors âgé de dix-huit ans au profit d'un autre cousin, Jean Cormier qui sera dédaigné à son tour puisque la jeune coquette finit par épouser un nommé Dezaunay. Jules est atterré. Nous avons des lettres de lui où il parle de tuer sa bien-aimée ou, à défaut « son gros chat blanc ».

Ses parents s'alarment, au point de l'envoyer terminer ses études de droit à Paris. Ils vont très vite regretter leur décision. D'abord la révolution (de 1848) éclate et ces bons bourgeois nantais que sont les Verne ne sont guère rassurés de savoir un de leurs rejetons dans ce haut lieu de la sédition. Ensuite, l'étudiant se conduit de manière surprenante. Sans abandonner tout à fait le droit, il manifeste un intérêt de plus en plus inquiétant pour le théâtre, fréquente la bohème artistique, parle avec insistance de ses premiers essais littéraires et de temps en temps, laisse entrevoir à son père qu'il rêve d'une carrière d'écrivain. « Tu me dis ceci : " veux-tu dire que tu seras académicien, poète, romancier émérite? " Si je devais devenir tel, mon cher papa, tu serais le premier à me pousser dans cette carrière! Et le premier tu en serais fier, car c'est la plus belle position qu'on puisse avoir dans le monde [1]. »

1. Lettre du 24 janvier 1849. Coll. Dumoret cité par J.-J. Verne, p. 41-43.

Extrait de la publication

Pierre Verne n'est pas mécontent que son fils, après la déception que l'on sait, retrouve quelque tonus et ait en somme envie de prendre une revanche. C'est de surcroît un homme cultivé qui sait que « les études littéraires (...) servent dans toutes les positions ». Mais il est clair que pour lui un écrivain reste un déclassé. De plus, il a décidé depuis toujours que son second fils Paul devenant marin, son aîné Jules ferait des études de droit et lui succéderait.

Pour faire preuve d'autorité et aussi, sans doute, par esprit d'économie, pour apprendre à son fils la valeur de l'argent, il limite sa pension à cent francs [1] par mois, ce qui, même en 1848, est un maigre viatique qui contraint le jeune homme à d'incessantes et humiliantes demandes de rallonges.

On comprend mieux le rôle que joue dans cette partie serrée la publication des quatre textes qui nous intéressent : premiers gains encore insuffisants sans doute, mais satisfaction d'amour-propre et début de consécration sociale qui lui permettra de mieux affronter les répugnances paternelles.

## IV

Le *Musée des Familles,* où Jules Verne fait ses premières armes, est une revue mensuelle fondée en 1834, c'est-à-dire juste un an après la loi Guizot sur l'enseignement primaire qui à la fois utilise et canalise le grand élan populaire vers l'alphabétisation. Elle est dirigée à l'époque par un Nantais, journaliste et polygraphe, Pitre-Chevalier qui, avec Louis Desnoyers, l'auteur de l'immortel Jean-Paul Choppart, a inventé le feuilleton et la presse destinée au grand public.

La formule choisie suppose une perspicace étude de marché. La revue se veut apolitique et parie résolument sur la solidité de la

1. Elle sera portée à cent vingt-cinq francs en 1851. Lettre de J. Verne à son père, mars 1851, Bibl. de Nantes.

Extrait de la publication

famille, sur la notion de foyer où se regroupent analphabètes et nouveaux alphabétisés, les uns faisant la lecture aux autres.

Atouts de la nouvelle publication : l'actualité, la science et surtout une illustration abondante. Trois orientations qui correspondent aux besoins d'un public de plus en plus large, mais qui n'est pas encore habitué à une lecture rapide. Parmi les collaborateurs, d'excellents dessinateurs, Deveria et Gavarni en particulier. Quelques bons écrivains : Dumas et M^me^ Desbordes-Valmore, mais surtout des vulgarisateurs, des écrivains mondains et des auteurs de récits de voyage : Viollet-le-Duc, les frères Arago, Alphonse Karr. A titre d'exemple, voici quelques sujets abordés dans les livraisons de 1852 où paraissent les textes de Verne : la mort de Fenimore Cooper, la première représentation de l'opéra *Le Juif errant,* un reportage de X. Eyma sur les États-Unis et d'Arago sur le Chili. Arago se présente lui-même en note comme le président des « Aragonautes », c'est-à-dire d'une compagnie qui a pour but de transporter les émigrants en Californie où sévit la « ruée vers l'or ».

Replacés dans leur cadre, ces textes s'éclairent. Délibérément ou non, le jeune artiste écrit « sur commande » ou en tout cas obéit à une commande sociale au sens large. Il veut se faire publier. Aussi sacrifie-t-il (mais peut-être ne s'agit-il pas d'un sacrifice?) aux intérêts du moment qui tournent essentiellement autour de la science et de l'Amérique.

Analysons de plus près cet intérêt pour l'Amérique puisqu'il est au centre de trois de ces récits.

## V

## *Amica America?*

La révolution outre Atlantique a été la première du genre et elle a amorcé soixante ans de convulsions en Europe. Les États-Unis

Extrait de la publication

qui ont osé remettre en question le « pacte colonial » vont tenir le rôle que l'Angleterre a joué pour les encyclopédistes du XVIIIe siècle : ils représenteront, aussi bien pour Tocqueville que pour les « démocrates » et les « socialistes » (utopiques) l'idéal du « libéralisme ».

Très nombreuses sont les publications qui entretiennent cette idée de l'Amérique sous la Monarchie de Juillet. Voici par exemple, pour les années 1835-1837 (qui correspondent au moment où Jules Verne commence à lire) les *Légendes des Treize Républiques* par M. Cooper (4 volumes in-12) traduction de M. Defauconpret « traducteur de tous les romans historiques de Sir Walter Scott » qui raconte les principaux épisodes de la révolte des colons contre la Grande-Bretagne; *Cinq mois aux États-Unis, depuis le 29 avril jusqu'au 25 septembre 1835* : « journal de voyage de M. Ramon de la Sagra, directeur du jardin des Plantes de La Havane et membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères, traduit de l'espagnol par M. René Baïssas » (Bruxelles, société typographique belge, 1837) qui s'intéresse essentiellement aux problèmes de développement économique, d'éducation et de rééducation (aveugles, sourds-muets, délinquants) et *Les États-Unis d'Amérique* par M. Roux de Rochelle, « membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France à Hambourg et aux États-Unis » (Paris Didot, in-8, 1837, 400 pages avec 96 gravures sur acier et une carte) véritable encyclopédie économique et touristique dont l'information concerne essentiellement la période révolutionnaire et napoléonienne.

L'opinion française suit avec passion et sans doute avec des sentiments mêlés les péripéties de la poussée vers l'ouest et de la conquête de l'éden californien. Cet intérêt s'accentue au cours des années charnières 1848-1852 où s'accélèrent en France les mouvements révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Une première poussée, à dominante populaire, triomphe en février; en juin 1848, elle est écrasée par la Garde nationale de Cavaignac; mais, très vite, cette Garde nationale où les démocrates sont nombreux devient elle-même suspecte. La bourgeoisie commer-

çante aspire à l'industrialisation et à un pouvoir fort : elle soutient le futur Napoléon III.

C'est dans cette atmosphère qu'éclate la nouvelle de la découverte de l'or, dans la propriété californienne de Sutter, aux environs du 2 février 1848. Ce n'est d'abord qu'un bruit qui circule de bouche à oreille; mais il est confirmé et transmis en France par des navigateurs — les officiers de la frégate de guerre *La Poursuivante* — et par des diplomates, par exemple Moerenhout, consul à Monterey, dès octobre 1848; l'information est reprise par des journaux comme *Le Journal des Débats, Le Moniteur, Le Siècle,* à partir de février 1849.

Aussitôt apparaissent d'innombrables sociétés d'immigration. Les unes sont — ou semblent — sérieuses, organisées suivant le système coopératif alors à l'honneur par des aspirants émigrants, parfois même, comme on verra, avec le label officiel. D'autres sont plus inquiétantes. Comme il fallait s'y attendre, des aigrefins de tout poil sont entrés dans le circuit. Ils promettent monts et merveilles pour l'avenir, mais leur but immédiat, c'est de vendre un guide — fantaisiste — de la Californie ou tel et tel équipement qu'ils viennent de mettre au point et qu'ils présentent comme particulièrement adapté à l'extraction de l'or (vêtement qui protège simultanément contre le chaud et le froid, pioche miracle qui permet à la fois de filtrer la terre et de briser les rochers les plus résistants, etc.).

A quelles couches sociales appartiennent les émigrants?

Peu sont issus du peuple, de ces masses travailleuses à qui Cavaignac a imposé son ordre. Il faut en effet bénéficier d'un capital minimum pour envisager un départ et les « misérables » n'en disposent pas. Par contre, un certain nombre d'aventuriers — hommes de main ou repris de justice, ou d'une manière générale, marginaux prêts à toutes les compromissions — que Marx désignera sous l'étiquette générique de « lumpen proletariat » — s'efforceront de s'embarquer pour le nouvel Eldorado. Ils bénéficient souvent de recommandations de gens en place qui consentent à cautionner des prêts en leur faveur. Autre couche d'émigrants : des anciens privilégiés, descendants décavés de

Extrait de la publication

nobles familles terriennes et qui ont compris sous Louis-Philippe que le pouvoir réel est passé à ceux qui détiennent le capital industriel et bancaire. Espèrent-ils gagner de quoi racheter les domaines qu'ils ont été obligés de vendre? Veulent-ils recommencer les chevauchées et les combats de leurs ancêtres, ou plus prosaïquement, envisagent-ils d'accéder aux formes modernes de la richesse, actions ou brevets, « accumulation primitive » qui leur permettrait au retour d'associer rente foncière et rente mobilière, comme ont su le faire depuis longtemps certains de leurs pairs qui ont senti venir le vent et qui se sont alliés à la bourgeoisie industrielle? Ce qui est certain, c'est qu'on retrouve en Amérique le marquis de Raousset-Boulbon qui défraie la chronique par ses faits d'armes et sa bravoure un peu « rétro », et aussi beaucoup d'autres nobles, par exemple celui qui est connu sous le nom de Jules de France et qui, grand garçon à longs cheveux noirs et à moustaches, n'a trouvé d'autre emploi que celui de nourrice : il pousse à longueur de journées une voiture contenant un enfant confié à ses soins.

Sur ces nobles qui, handicapés par leurs principes et leur fierté, survivent tant bien que mal dans cette jungle de passions déchaînées par l'or, nous avons des témoignages de première main, par exemple celui de Raousset-Boulbon : « Dans ce pêle-mêle, le marquis est commis de son ancien coiffeur, passé banquier. Un ancien banquier, ex-millionnaire, sollicite une place de croupier dans la maison de jeu d'un certain Hercule (...) M. H., ancien colonel de Hussards, lave et repasse des chemises et un ex-lieutenant de vaisseau est porteur d'eau; le vicomte de X. est garçon de cabaret et aspire au jour où il passera cabaretier; je ne sais quel duc est décrotteur. »

Mais la grande majorité de ceux qui veulent partir se compose de démocrates, socialistes, antimonarchistes ou adversaires de l'Empire. Ainsi le poète Pierre Cauwet, Saint-Amant, pourtant bonapartiste mais qui apparaît comme extrémiste, ou Coutin, sous-lieutenant de la garde et qui lui aussi est devenu compromettant, à la fois par son intransigeance et parce qu'il a participé à la répression.

Autre donnée qui renforce cette poussée migratoire : le chômage qui sévit en France.

Extrait de la publication

On comprend mieux, dans ces conditions, la paradoxale collusion qui s'établit entre la préfecture de police [1], ralliée d'avance à un régime fort et quelques démocrates bon teint, par exemple Jacques Arago, député de Paris, Langlois, maire d'Amiens, Porion, chef de la Garde nationale.

Les intérêts des deux parties semblent coïncider. Celui des partisans du futur Napoléon III, c'est de se débarrasser d'éventuels opposants au régime autoritaire souhaité par la bourgeoisie industrielle. Celui des démocrates, c'est de sauver la vie des militants les plus compromis, de chercher ailleurs, très loin, dans ces pays où la liberté semble s'épanouir, des conditions de vie qui n'existent plus en France, ou peut-être d'aller y acquérir des richesses qui leur permettront, plus tard, de revenir au pays et d'y reprendre la lutte dans de meilleures conditions.

Cette émigration des démocrates se concentre autour de la « Société des lingots d'or », organisée sous forme de souscriptions donnant droit au tirage d'une loterie dont le gros lot est précisément un lingot d'or. C'est Alexandre Dumas fils qui rédige le prospectus de la loterie. La société met sur pied dix-sept convois dont le premier est dirigé par Jacques Arago lui-même, qui, bien qu'aveugle, est resté très actif.

Mais Arago se rend vite compte que l'accueil en Californie, les conditions de vie et de sécurité des émigrants ne sont guère assurés. Des témoignages d'émigrants affluent qui dévoilent l'envers de cette opération humanitaire. Ainsi cette lettre de Jean Montès « associé-travailleur de la Compagnie nationale des Mines d'or de Californie » qui, à la fin de 1848, écrit à son père domicilié à Perpignan : « Voilà 25 jours que nous sommes arrivés en Californie, mais dans quel état! Abandonnés de la gérance, on nous a mis en terre sans que M. Lamoigne, fils de l'armateur, nous ait donné seulement vingt-quatre heures de vivres. On nous a seulement distribué nos tentes : ce ne sont que les grandes menaces que nous avons faites qui les ont forcés à nous les donner. »

1. Preuve de cette collusion : un rapport de police daté de 1855 qui tente un bilan sur ces départs. Il contient aussi des détails sur le destin d'un certain nombre d'émigrants.

Extrait de la publication

MARC SORIANO

# Portrait de l'artiste jeune

Marc Soriano publie ici dans leur version originale les trois premiers textes romanesques de Jules Verne, parus en 1851 et 1852 dans la revue *Le Musée des familles.* Ce sont déjà des *Voyages extraordinaires :* l'un, première mouture de *Cinq semaines en ballon,* l'autre de *Mathias Sandorf,* et surtout une étrange nouvelle violemment antisémite, *Martin Paz,* œuvre commandée à l'artiste pour accompagner les illustrations d'un peintre péruvien de passage, véritable texte-test de Rorschach.

Autre révélation de ce volume : *Châteaux en Californie ou Pierre (père) qui roule n'amasse pas mousse,* comédie proverbe présentée dans la même revue « familiale » et jamais rééditée depuis. Cette charge sarcastique contre les parents regorge de calembours lacaniens qui auraient ravi Freud.

Ces quatre « Jules Verne avant Jules Verne » sont précédés d'une analyse interdisciplinaire qui part du texte pour remonter au « contexte » et à l'« arrière-texte » : structures narratives, données historiques et psychanalytiques.

Pourquoi Jules Verne s'intéresse-t-il tant aux États-Unis et plus spécialement à la Californie? En répondant à ces questions, M. Soriano explore un des aspects les moins connus de l'artiste : sa volonté d'être à la pointe de l'actualité de son époque, sa technique de « grand reporter ».

Autre axe de cette recherche : l'antisémitisme de Verne, étudié dans le « fantasme du père juif ou enjuivé ». A partir de repères, convergents, Soriano découvre paradoxalement que ce fantasme s'organise autour de l'image du père (Pierre) de Jules Verne, honnête avoué nantais très louis-philippard, pourtant catholique et antisémite. Les « surdéterminations », ainsi dégagées recoupent celles de l'exemplaire nouvelle de Sartre, *L'Enfance d'un chef.*

Ce « portrait de l'artiste jeune », comme celui du Dedalus de Joyce, se lit du même coup en miroir, devient labyrinthe. Il pose continuellement le problème de la « vocation » et de la « communication artistique ». Comment et pourquoi un écrivain a-t-il envie de nous parler? Et nous de l'écouter, de savoir ce qu'il nous dit et même ce qu'il ne nous dit pas?

Le volume est complété par un étincelant essai de celui qui reste sans doute le plus grand écrivain contemporain de science-fiction : Ray Bradbury. Ce Californien illustre se réclame explicitement de Verne et il a accepté de présider effectivement le colloque *J. Verne et les sciences humaines,* à Cerisy, en juillet 1978. Critique de créateur, à la fois aiguë et incantatoire, où croisent le sous-marin à pavillon noir du capitaine Nemo et la baleine blanche de *Moby Dick.*

Conversation à trois voix qui nous fait pressentir un autre Jules Verne.

nrf

78 - VI

Extrait de la publication